

CHARLES-LOUIS PHILIPPE

**CHRONIQUES
DU CANARD
SAUVAGE**

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1923, renouvelé en 1951.

LA MI-CARÊME

C'est le jour où la vertu se laisse toucher du doigt. Un vent la mène, un vent la porte jusqu'à vous. Il y a des vertus qu'une mère conserve comme un trousseau, il y a des vertus plus instruites et qu'un garde accompagne, connaissant bien leur prix, il y a des vertus réservées et qui se protègent seules comme une chambre dont on garde la clé. Vertus par derrière, vertus par-devant, il est des vertus dodues et sans crainte qu'une main amie apprécie en passant. Il y a cinq cent mille vertus dans la rue. Tu viens, tu es à la hauteur du boulevard Saint-Denis, tu vois Paris qui coule comme une lave entre ses maisons, tu entres et tu t'engages. On t'attendait. C'est un cri sans nombre et qui jaillit d'un coup, plus haut que tu ne penses, jusqu'aux fenêtres, jusqu'aux balcons et qui déborde les hautes façades du boulevard que des toits hors d'atteinte dominant dans le ciel. Et cela coule, et cela flotte, et cela rappelle, par la marche en avant, la

migration d'un peuple qu'un cataclysme aurait poussé. Ils en sont tous là, ceux de l'avant et ceux de l'arrière, allant, brassant, marchant, dans la communauté d'un besoin qui chasse l'homme de sa maison.

Une seule poussière s'élève, et surplombant la masse, l'accompagne comme une sueur, te baigne, pèse à ton front et s'agite à ton geste avec la densité même d'un jour de Mi-Carême où Paris goûte la vie. On a inventé les confettis. Autrefois, il n'y avait que les coups d'œil. Tu jetais le tien, tu semais à droite, tu semais à gauche, tu attendais pour voir si l'on récolte ce qu'on a semé. Tu prends tes confettis, tu les jettes à la face, tu t'approches, tu les portes toi-même au but et, d'un seul coup, tu cueilles à poignées, dans une peau bien pleine un beau désir que tu gardes et que tu vas porter ailleurs. Si Dieu n'avait pas inventé la femme, il faudrait l'inventer. Il y en a que l'on découvre soudain. Il ne s'agit pas aujourd'hui des belles lignes, de l'épaule à la hanche, comme une amphore qui contient ce qu'il faut. Entre l'oreille, la nuque et le cou, il est un lieu où ton œil s'arrête pendant que ton cœur poursuit sa course. Certaines

chairs ont la mollesse et l'élasticité du repos et, vous retournant ce que vous leur aviez donné, vous bandent comme un arc tout prêt. Une chevelure abondante vous fait beaucoup penser. Une couleur de sang, un reflet du jour, la nourriture d'un contour, tu n'oublies rien et tu bâtis comme un enfant, le château des grandes félicités que l'on aime, que l'on mange, que l'on goûte comme une bouchée de confitures. Il y a des femmes qui vous tendent leurs deux yeux et sur lesquelles on se baisse comme un consolateur.

Ne crains rien : le soir viendra. Le soir vient pour tout le monde. Il n'est rien ici-bas qui ne s'achève et lorsque le fleuve, comme un courant que l'on dérive, alimentera les rues d'alentour, lorsque par un, par deux, par bandes, par masses, hommes, femmes, enfants, chaque caravane remontera sa route, lorsque, dans la désagrégation dernière, séparé à ton tour et redevenant toi-même tu t'arrêteras en ton endroit, tu penseras : « C'est un beau jour. C'est le jour où tout un peuple quitte son habitude et vit à même sa chair et son sang la vie de son cœur. J'ai vu ce que l'humanité contient

et je le sens en moi. Il n'y a plus d'hypocrisie. Voici que je flambe pour une grande cause, et bienheureuse est Celle qui m'attend et qui s'allume déjà sans crainte et parce qu'aujourd'hui personne n'a peur. » Tu t'en iras à la découverte. Tu découvriras mille choses : des cafés, des lumières, des bruits, ce que l'on boit, ce que l'on aime et le grand roulement dans la tête d'un désir qui, dans la rue, soulève les hommes comme des pailles. Tu l'offriras aux passants, tu apposeras tes deux mains sur elles pour la possession et, confiant, roulé comme un enfant, de l'une à l'autre, exhaussé chaque fois, ne te contenant plus, tu t'en iras encore. Tu t'en iras jusqu'à la grande nuit, sans savoir, soulevant avec ton dos ta moelle épaisse. Et ta pensée même refluant dans ton sang, lourd comme un bloc, tu te porteras toi-même, sentant vivre au plus profond de ta vie je ne sais quelle bête massive et qui beugle.

Voici qu'en ce jour de Mi-Carême, trompé par l'apparence, tu as cru que Paris t'offrait tout ce qu'il possède. Tu as lâché tes grandes eaux pour le porter mieux. Tu as cru que le geste était franc et, parmi les femmes qui

passaient, tu t'étendais, tu laissais tous tes besoins monter à ta bouche. Mais non, jeune homme de la Mi-Carême. Elles n'oublient pas assez l'avenir pour vivre le présent. C'est le jour où la vertu se laisse toucher du doigt. Les vertus des filles restent auprès de leur mère. Il n'est pas de vertu qui n'ait son protecteur. Et les vertus de deux francs en valent cinq en ce jour parce que nous vivons dans un monde où la femme a la valeur du luxe et brille bien mieux au milieu de la fête. Pour toi, qui fus tenté, qu'il te suffise d'avoir senti remuer en ton sang tout ce qu'il contient. Voici deux pensées que je t'offre : « Celui à qui il a été donné de souffrir davantage, c'est qu'il est digne de souffrir davantage. » — « Console-toi. Tu ne me chercherai pas si tu ne m'avais trouvé. J'ai pensé à toi dans mon agonie, j'ai versé telle goutte de sang pour toi. » La première vient de Dostoïewski qui s'y connaissait et la seconde de Pascal qui avait longtemps cherché. Rappelle-toi la vie de ton sang que tu as découverte et que tout entière tu avais donnée. Répète-toi mes deux pensées parce que je sais que cette nuit tu auras bien du mal à t'endormir.

DEUX CRIMES

Voici des hommes qui ont fait un choix.

On connaît l'assassinat de la vieille épicière, rue Moreau, tuée au moment où elle fermait sa boutique, par deux ou trois clients de la dernière heure qui, bien renseignés, étaient entrés chez elle avec le prétexte d'un achat à faire et la mirent à mort pour faciliter le vol de sa caisse.

Je dis : pour « faciliter » le vol de sa caisse. On ne tue que lorsqu'on y est amené, lorsque l'action que l'on voulait accomplir le comporte. Parfois même le meurtre n'était pas prévu, mais l'homme brave marche en avant et se taille sa place s'il le faut. Croyez que l'on ne tue qu'à regret.

Le drame de la rue de l'Hôtel-de-Ville en est une preuve. Trois hommes entrent une nuit dans un hôtel meublé et demandent à louer des chambres.

Ceux-là aussi étaient bien renseignés. Ils n'eurent qu'à bâillonner la patronne, femme âgée, et sa bonne, une jeune femme, avec

laquelle ils connurent sans doute un peu plus de difficultés. Ce fut la bonne affaire : il ne s'agissait ensuite que de fracturer une armoire pour y cueillir huit à dix mille francs de valeurs. Voilà.

Ils ne commirent pas d'assassinat : ne gaspille pas tes forces, l'homme faible seul les gaspille pour se faire illusion.

Je me place dans le cas où la police, qui a arrêté plusieurs personnes, aurait arrêté les vrais coupables. Ne portons pas de jugements téméraires : pour ces sortes de besognes, il faudrait des hommes d'intelligence, les agents de la sûreté sont des hommes à poigne. Parmi les assassins présumés se trouvent des invertis, vivant « du commerce immonde » qu'ils exerçaient dans le bois de Vincennes, comme on dit dans les journaux. Il y a aussi deux déserteurs. Et je les salue et je dis : voici des hommes qui ont fait un choix.

Dans un monde où nous sommes des écrivains, des employés, des médecins qui ouvrent les abcès et les font couler, des pères, des époux, ou des fils, dans un monde

où nous sommes M. France, de l'Académie française, M. Renard, prosecteur, M. Jarry, ingénieur-naturaliste, M. Philippe, du « Canard Sauvage », ceux-là du premier coup, atteignaient à la grande simplicité et se nommaient Charlot, le Tigre, la Couillonne, la Fatma du Sébato.

Les uns étaient des déserteurs et portaient dans la rue une tête condamnée avec un port singulier, avec une façon de ne pas craindre les condamnations.

Les autres avaient franchi la morale et, ouvrant leur corps aux satisfactions, comme des princes au-dessus de la loi commune, vivaient avec l'orgueil d'avoir agrandi leur conscience.

Ils travaillaient, comme on dit, et travaillaient à des choses dures, dans une société qui n'est pas basée sur l'égalité et où il y a des gens qui peuvent être voleurs puisqu'il en est qui peuvent être volés. On croit que ce n'est qu'une vieille femme que l'on attaque et l'on parle de préméditation, de certitude et de lâcheté. Taisez-vous ; nous avons beaucoup à vaincre en nous-mêmes avant de penser à vaincre les autres. Nous sommes plus complets qu'on ne l'a cru et,

parmi les obscures combinaisons de ce que l'on nomme le bien avec ce qu'on nomme le mal, il faut une forte étincelle pour déterminer une chimie profonde et pour nous remonter à la surface je ne sais quelle âme qui jusqu'alors était mêlée, que nous ne connaissions guère, mais qui maintenant nous simplifie et fait de nous Mandrin ou Troppmann. Il y a eu des hommes qui ont été Vincent de Paul ou François d'Assise. Et tous se valent par la volonté.

Voici des hommes qui ont fait un choix.

Et ce n'est pas une épicière, ce n'est pas une logeuse que l'on attaque, c'est tout un monde, avec des chefs, avec le téléphone, avec la mensuration, avec le baignoire ou le bourreau.

Et je dis : voici des hommes d'un grand courage.

Et s'ils se sont attaqués à des vieilles femmes sans défense, c'est parce que l'ouvrier, même le meilleur, choisit la matière la plus tendre, même si son outil est bien tranchant.

LE DIMANCHE DES RAMEAUX

Nous étions bien naïfs. On nous avait dit : « C'est le jour où Jésus entra dans Jérusalem, monté sur un ânon. Il était jeune encore, il était beau comme vous l'êtes le dimanche. Il y avait bien des hommes autour de lui et il y avait des petits enfants. Vous savez comme il aimait les petits enfants. Et l'on criait : « Béni soit le roi d'Israël qui vient au nom du Seigneur. » On lui tendait des palmes et des branches. Les feuilles venaient de naître et les petits enfants qui portaient des branches mettaient une feuille entre leurs dents et la mordaient comme un chevreau. Il répondait : « Je chasserai les vendeurs du Temple et puis il y aura le printemps pour toute la Judée. »

Nous ne savions pas encore ce qu'étaient les vendeurs du Temple, mais nous étions heureux, il les avait battus, et nous savions qu'il avait toujours bien fait. La veille et le matin, le sacristain était allé dans la campagne pour y couper du buis. Il en avait

coupé aussi dans le parc du château, dont les dames étaient pieuses. Que le jour était clair. Nos mères nous avaient dit : « Tu peux maintenant t'asseoir sur le banc. Tu verras le sacristain. Tout le monde vient lui demander des rameaux. »

Vous souvenez-vous encore comme il a fait beau pendant cette année-là? Un peu plus tard, on allait à la messe. Il est bien vrai que chacun portait son rameau. Il y avait des petits enfants qu'on tenait à la main et qui portaient leur rameau. Ceux des petits des riches étaient gros et il faudrait que vous vous souveniez d'eux. Leur mère les avait garnis, on y voyait des bâtons de gomme, des pipes en sucre, du pain d'épices et des bonbons par douzaines. Et nous pensions : « Les rameaux sont verts, les bonbons sont roses, les riches ont des fleurs en toutes les saisons. »

Pendant la messe, les hommes de la campagne dormaient, puis, à leur réveil, tous les rameaux étaient bénis. Et les bonbons eux-mêmes étaient visités du Seigneur. Nous n'en voulions à personne. Nous disions : « Il est vrai que mon rameau est un peu sec. Mais il y aura bien quelqu'un qui me

donnera un sou pour acheter des bonbons. Et puis mon père sera riche quand je serai grand.» Nous étions bien pieux. Le plus pieux s'appelait le petit Caserio. Une fois, il avait fait Saint Jean-Baptiste dans une procession.

Dans plus d'une maison, il y avait un gâteau après déjeuner. Et tout l'après-midi, nous gardions notre rameau à la main. J'allais oublier de vous dire qu'on y avait noué plusieurs faveurs roses.

Et le printemps commençait. Tout au milieu des prés, tout au bord des chemins, le monde était plein d'herbe et il y avait des bêtes pour la manger. Dans quatre jours, ce sera les vacances de Pâques. Le ciel se réveille le matin, les cloches se reposent, dans nos pays on dit : « Les cloches sont allées à Rome pour y manger du lard. » Ensuite elles reviendront, elles sonneront tous les jours, en nous promenant nous verrons des fleurs par-dessus les haies des jardins. Il y aura des choses comme dans les évangiles, des lis, de la vigne, la paix du cœur et du blé. L'été viendra, avec l'ombre, avec la brise, avec la pensée que l'été est la plus belle des saisons. Puis il y

aura l'automne. Je ne veux point qu'il y ait d'hiver. C'est aujourd'hui le dimanche des Rameaux, Jésus est monté sur un petit âne, je porte une branche de buis avec des **faveurs roses**, je **m'assoierai** et puis je me tairai, pour y penser davantage.

Mais bien des années ont passé. Il n'y a pas que le petit âne et Jésus qui soient morts. Vous souvenez-vous du petit Caserio? Il est mort aussi : il était si doux quand nous jouions ensemble, lorsqu'il faisait Saint Jean-Baptiste, il eût bien aimé baptiser le petit Bon Dieu. Les riches nous ont dit : « **Vous nous en voulez** parce que vous n'aviez pas de bonbons à votre rameau. » Ils nous ont dit encore : « C'est mal. Vous avez des sentiments bas. » Il est vrai que cela nous fait de la peine. Nous ne leur en voulions pas du tout, autrefois. Mais pourquoi nous ont-ils montré tout ce qu'ils possédaient? Ils ont sorti tous leurs bonbons, ils ont mis des haies autour de leurs fleurs, nous avons semé le blé, nous avons planté la vigne, nous n'avons pas été pendant un seul jour le lis qui ne file pas.

Je ne voudrais pas me mettre en colère. Ecoutez pourtant : Nous ne connaissions

nrf